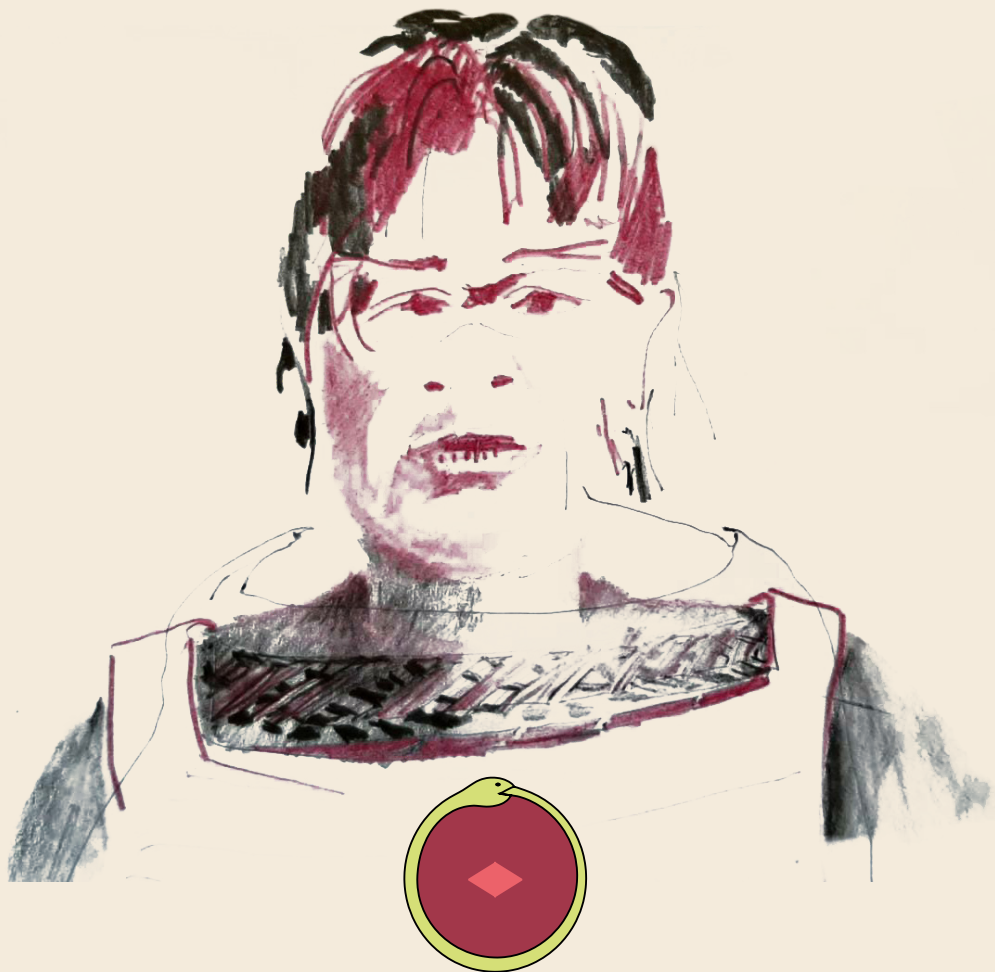


NOTRE CORPS EST

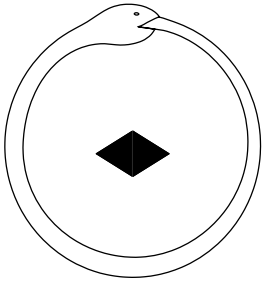
NOTRE SOL

Sandra Benites

Corps-Territoire 1



cahiers
SELVAGEM



NOTRE CORPS EST NOTRE SOL

CORPS-TERRITOIRE 1

Sandra Benites

*« Corps-territoire » est une série de Cahiers Selvagem.
Le résultat d'un cours en ligne proposé par la plateforme
« Papo de Bruxa » [Parole de Sorcière], qui a invité la
curatrice Sandra Benites Guarani Nhandewa
à rencontrer les femmes inscrites pendant
quatre dimanches en novembre 2020.
Chacun des cahiers correspond à l'une des rencontres,
en suivant l'ordre des événements.
Ce premier cahier est la transcription du cours 1,
« Notre corps est notre sol ».*

La rencontre, la richesse de la rencontre de différents corps, c'est précisément nous connecter, nous équilibrer dans la perception, dans la différence, dans les trajectoires, dans son origine différente, dans la manière de produire ce propre corps. Plus nous identifions nos origines, plus il nous est facile de voir et d'interagir avec beaucoup d'autres, même si cela nous fait souvent souffrir. C'est particulièrement vrai pour les femmes noires et les femmes autochtones. Je ne dis pas que les femmes non autochtones, les femmes blanches, ne ressentent pas de douleur, mais je vais simplement parler de la manière dont cela est spécifique à ces femmes, je ne juge pas les femmes non autochtones, les femmes non noires, non, parce que cela a été imposé depuis des milliers d'années. Elles ont déjà été placées dans ces corps et souvent l'esprit lui-même n'a aucun moyen de réagir. *La réaction semble être une réaction qui n'a pas de réaction.* Et nous, les femmes autochtones et les femmes noires, nous réagissons davantage à cause de cette question, parce que nous connaissons l'endroit.

Tout d'abord, je vais vous raconter une histoire sur nous, les femmes *Guarani*, et je ne dis pas que c'est notre récit, car qu'est-ce qu'un récit ? Quand j'ai commencé à marcher, j'écoutais beaucoup les récits de ma grand-mère. Elle avait une façon de raconter aux petits garçons et aux petites filles. Ce récit qu'elle racontait, elle était la seule à le raconter. Aujourd'hui, je comprends pourquoi elle était la seule à les raconter de cette manière. Parce qu'elle fait le lien avec sa propre trajectoire, avec la façon dont elle s'occupait des femmes. Elle crée et construit un autre type de système, une autre façon de regarder les femmes, les enfants, et plus particulièrement les femmes. Pourquoi ? Parce qu'elle était sage-femme et elle racontait sa propre histoire.

Aujourd'hui, je comprends pourquoi elle racontait de cette manière à ces enfants, à ces jeunes, à ces filles et à ces garçons, cette version de l'histoire. Je me souviens qu'une fois, lorsqu'elle a commencé à raconter l'histoire, des larmes coulaient sur son visage. Parfois, il y avait un moment où elle chantait. Elle disait alors : « Ah, ceci est là pour me fortifier, pour chanter pour moi. Parce que nous toutes, les femmes, avons notre propre chanson, nous sommes les maîtresses de la voix ». Elle disait souvent : « Nous sommes les maîtresses de la voix ». Parce qu'elle dit que nous sommes les propriétaires du cri. Je lui ai alors demandé pourquoi elle disait « maîtresse de la voix » ? Parce que nous avons notre chant, et il est comme un chant d'oiseau. Nous avons notre don de chanter et de crier. Le chant, les pleurs et l'esprit lui-même, la parole aussi, sont parfois un cri. La manière même dont elle raconte cette histoire est aussi un cri.

Pour nous, *Guarani*, il y a différentes façons de raconter ce récit, le même récit. Ce que ma grand-mère racontait disait la chose suivante : on dit qu'avant les êtres humains n'existaient pas. Il y avait le monde. Il y avait des lieux. Il y avait la terre et le ciel, que nous appelons *ywaté*. *Ywaté*, c'est le ciel. Elle nous racontait cette histoire – elle nous la racontait souvent. Et elle disait qu'il n'y avait que l'obscurité ici, sur Terre et dans le ciel. Je vais faire un gros résumé parce que, si on la raconte, ça peut prendre deux ou trois jours. Selon elle, la Terre était creuse, comme si elle était creuse, et le ciel n'était qu'une obscurité, avant l'apparition du

monde. Pour nous, le monde, c'est nous-mêmes, notre propre corps, nous les êtres humains, mais aussi les êtres non humains, les choses qui existent sur Terre. Elle disait que l'homme existait, qu'il était le **Nhanderu**, le **Nhanderu Ete**, qui serait un être esprit.

Ce **Nhanderu** pouvait créer, générer une figure masculine qui lui ressemblait pour venir vivre sur Terre. Pour habiter la Terre. Et on dit que **Nhanderu** a regardé et vu **Nhandesy**. **Nhandesy** est le sol lui-même. Et **Nhandesy** était très belle, incroyable et **Nhanderu** a été enchanté par elle. **Nhanderu**, au lieu de créer un autre homme, est devenu lui-même cette figure masculine pour venir vivre ici avec **Nhandesy**. **Nhandesy** est **ywy pygua**, nous comprenons que **Nhandesy** est **ywy pygua**, qui est le sol lui-même, et **ywate gua** serait celui qui est au-dessus, et **Nhanderu** est venu, a commencé à vivre sur Terre et ils ont commencé à être enchantés l'un par l'autre. C'est ainsi que les choses ont été créées, **Nhanderu** a planté des choses que **Nhandesy** a récoltées. Puis ils ont eu des enfants, ils ont commencé à s'enchanter l'un de l'autre et **Nhandesy** est tombée enceinte des enfants, qui sont la Lune et le Soleil.

Un beau jour, **Nhanderu** est arrivé et a dit à **Nhandesy** qu'il avait planté toutes les choses, les êtres, les choses pour nourrir les enfants de **Nhandesy**. Et on dit que **Nhandesy** a répondu : « Comment se fait-il que tu aies planté hier et que tu dises déjà que tout est prêt pour nous nourrir ? » Et on dit que **Nhanderu** s'est mis en colère, qu'il n'a pas répondu à **Nhandesy** et que lorsque **Nhandesy** l'a questionné, **Nhanderu** a dit : « Écoute, je retourne à mon ambá », qui est un lieu sacré, où se trouve le **nhe'en**, qui pour nous est l'esprit, d'où il est venu, qui serait son origine, qui serait le **ywy**. Et on raconte qu'il est retourné là-bas et que **Nhandesy** est resté. Mais **Nhandesy** ne l'a pas accepté et elle a dit : « Non, je ne peux pas rester ici avec les enfants. Comment vais-je pouvoir rester seule avec les enfants ? » Et **Nhanderu** a dit : « Non, je vais t'aider, je vais m'occuper de vous de là-haut ». **Nhandesy** a répété : « Non, je ne peux pas rester avec les enfants ».

Nhandesy était très triste et malgré cela, **Nhanderu** est parti. Puis les enfants ont commencé à parler dans son ventre. En fait, les enfants n'étaient pas encore nés. Ce sont les enfants qui ont emmené **Nhandesy** pour suivre **Nhanderu** quand il est parti. Et on dit que **Nhandesy** a marché,

marché longtemps, et quand elle est arrivée, elle était épuisée, très fatiguée. Et on dit qu'à un moment donné, il y avait beaucoup de fleurs et que les enfants ont commencé à lui demander des choses. Ils lui disaient : « Regarde, ramasse ceci pour moi, ramasse cela pour moi ». En fait, les enfants se sont mis d'accord pour que la mère réponde à tous leurs souhaits, afin de montrer le chemin à **Nhandesy** pour qu'elle aille chercher **Nhanderu**. C'est ainsi que **Nhandesy** y est allée et est arrivée à ce moment-là avec les **Nhanderu** mirim, comme nous appelons les enfants.

Nhandesy était très fatiguée et sortit pour cueillir des fleurs et d'autres choses pour répondre au désir des enfants qui lui demandaient. C'est alors qu'elle fut piquée à la main par le **mamangava**¹. Et comme elle était déjà très épuisée, elle a dit : « Regarde, comment se fait-il que vous ne soyez même pas encore nés et que vous commenciez déjà à me demander plein de choses ? ». Elle s'est mise en colère et a commencé à se sentir triste, à beaucoup pleurer, puis les enfants se sont tus et n'ont plus parlé à **Nhandesy**. Elle était déjà très épuisée et a pris n'importe quel chemin qu'elle a pu trouver, elle est arrivée à un carrefour, elle a pris le chemin qu'elle pensait devoir prendre. Puis elle est arrivée au **tawa** des jaguars. Comme elle était enceinte, les jaguars ont senti l'odeur des enfants et ont pratiquement dévoré **Nhandesy**. Les jaguars l'ont dévorée. Mais les enfants, les fœtus, ont été élevés par les jaguars. Par la **djaryi** des jaguars, qui est la grand-mère des jaguars. Les enfants ont grandi orphelins, mais ils ne savaient pas que la **djaryi** n'était pas leur vraie mère. Ils ont ensuite découvert qu'elle n'était pas leur vraie mère et il y a d'autres explications à ce qu'ils ont fait : ils ont essayé de tuer tous les jaguars, mais ils n'ont pas réussi.

★

Le premier point que je voulais souligner est que ma grand-mère racontait cette histoire aux enfants : « **Nhandesy** a donné sa vie et, même très fatiguée, elle s'est battue pour sauver trois hommes ». Parce que dans notre tête, dans notre compréhension, **Nhanderu** est la figure masculine et deux enfants, **Kwarahy** et **Dyasy**, qui sont le Soleil et la Lune, sont aussi des garçons, dans notre croyance. Elle racontait cette histoire

1. Une sorte de guêpe, également appelée drone ou bourdon.

comme si elle se déroulait maintenant. Une autre chose à laquelle il est important de réfléchir : *Nhanderu* est d'*ywate gua*, il est d'en haut. Il ne sait donc pas ce qu'est le sol. Il sait planter. Il a planté et plusieurs choses sont apparues. Mais *Nhandesy* ne le savait pas non plus, car elle était là, elle était le sol. Le corps lui-même a placé des choses, toutes les choses, tous les êtres, humains et non humains, qui peuvent se nourrir de son propre corps. Bien sûr, il y a toujours un sentiment d'étrangeté au début, on ne sait pas comment on va faire face à cette situation. Bien sûr, il y a souvent ce manque de connexion avec l'autre, parce que chacun a sa propre façon de voir les choses et sa propre façon d'agir, sa propre façon de comprendre, en fonction de sa propre origine, de son propre corps, de son propre parcours. Je voulais juste insister sur cette question plus ancestrale. Et cela a été raconté par des femmes.

Je ne dis pas que pour nous, *Guarani*, il n'y a pas de genre. Le genre ne vient pas tout prêt. *Kyrin* signifie être petit. À mesure que l'enfant grandit, qu'il se développe, il construit son être garçon, son être fille. Et cela se fait en relation avec son propre corps, qui identifie ce que signifie être un garçon et ce que signifie être une fille. Par exemple : pour nous, les *Guarani*, être une fille signifie savoir prendre soin de son corps, de son propre cycle sanguin, parce que c'est très important, comme disait ma grand-mère. Parce que notre santé, notre bien-être, réside dans la période menstruelle des femmes. Et c'est ce qui va rendre notre corps harmonieux, le cycle menstruel. C'est pourquoi nous respectons beaucoup notre cycle menstruel. Lorsque les femmes cessent d'avoir leurs règles, elles ont plus d'autonomie pour se déplacer partout. Lorsque nous avons nos règles, nous avons un régime alimentaire spécifique, qui restreint certains aliments, même si nous voulons sortir en plein soleil ou dans le froid et qu'il y a beaucoup de vent, nous ne pouvons pas porter beaucoup de poids, nous ne pouvons pas grimper aux arbres.

Et avec les garçons c'est l'inverse, ils suivent le mouvement de leur propre corps. Ils apprennent à chasser, ils apprennent à planter, ils apprennent à faire plein d'autres choses pour lesquelles ils sont beaucoup en mouvement. Toujours en mouvement. Les femmes aussi, lorsqu'elles ont leurs règles et qu'elles cessent d'en avoir, ont cette relation au mouvement. Ou celles qui n'ont pas d'enfants, par exemple, ont aussi l'au-

tonomie d'être où elles veulent. Elles sont autonomes. Non pas que les femmes qui ont des enfants n'en aient pas. Pourquoi ? Parce que nous prenons soin de notre corps et des enfants, ce qui nécessite différents endroits pour que nous soyons en harmonie avec notre propre corps.

Revenons à la question de la marche de *Nhandesy*. Pour nous, la marche est un processus. Et cette marche comporte plusieurs trajectoires et a aussi des origines différentes, mais pour nous, *Guarani*, ma grand-mère disait ceci : « Nous, les femmes, sommes toutes les mêmes, nous formons un seul corps ». C'est pourquoi je dis que je me vois souvent quelque part, comme toutes les femmes, indépendamment de leur origine ou de leur ethnie, je me retrouve. Je ne me retrouve pas quand c'est quelque chose qui vient de l'extérieur, qui nous est imposé à nous les femmes. Par exemple, en ville, les femmes ont du mal à exister avec leur propre corps de femme, de femme qui saigne, de femme qui a des enfants.

Ainsi, vous niez totalement votre propre corps, vous entrez dans un système qui a été conçu uniquement pour un corps masculin. Dans ce cas, il s'agit de plusieurs systèmes : l'école, l'université et « n » autres choses auxquelles nous savons que nous sommes confrontées. Ce processus qui vous dira qui vous êtes, est en fait un processus – ce n'est pas quelque chose qui naît tout prêt ou que, pour une raison quelconque, nous sommes ainsi. C'est un processus, et on l'appelle le *guatá*, le chemin. Cela nous amène à parler de ce que nous appelons le *tekó*. Qu'est-ce que le *tekó*?² Le *tekó* est comme ce corps que nous portons, le corps, la chair, c'est la terre ou la base de notre esprit. L'esprit n'a ni couleur, ni ethnie, ni genre. C'est ce processus que nous produisons en fonction de notre expérience. Même si nous avançons, il y a toujours quelqu'un d'autre qui impose des limites à notre corps pour nous dire ce que nous voulons, ce que nous devons faire et les étapes que nous devons accomplir

2. Le *tekó* est notre manière d'être, notre manière de voir le monde et notre manière d'être dans le monde. Cela dépend de chaque forme, de chaque personne aussi, de chaque trajectoire. Il y a le *tekó* des hommes, le *tekó* des femmes, le *tekó* des *txe adjaryi* – de nos grands-parents – et le *tekó* des enfants. Le *tekó*, c'est un peu l'individualité, le chemin de chacun. Le *tekoha* est déjà le lieu où on construit notre façon d'être, collectivement. Là où il y a plus de monde, des corps différents, des *tekós* différents. C'est plus ou moins ce qu'est le *tekó*.

pour avancer. C'est pourquoi il est très important, comme le disait ma grand-mère, de savoir comment s'est déroulée la marche de **Nhandesy**.

Elle ne savait pas parler portugais, elle ne le parlait pas, elle ne le lisait pas, mais elle a toujours questionné les choses. Elle disait : « Écoutez, nous devons nous respecter. Je suis Nhandesy, je suis le sol sur lequel vous marchez ». Vous (nous les femmes) devez donc savoir ce qu'est une frontière³. Votre frontière est un certain moment et cette frontière contrôle cet équilibre d'harmonie, même s'il s'agit d'un lieu différent. Je ne dis pas que nous vivons en harmonie. Non, nous vivons toujours en conflit, bien sûr, parce que nous ne savons pas. Parce qu'il s'agit de corps différents, de pas différents et d'un lieu différent, et c'est cela qui va engendrer le respect pour l'autre. Mais équilibrer ce corps dans sa diversité, cela ne veut pas dire que tout le monde doit devenir la même chose ; au contraire, il s'équilibre en plusieurs et, même s'il s'agit de plusieurs corps, on appelle ça l'équilibre. À tel point que, dans notre langue **Guarani**, nous n'avons pas de mot pour dire équi-

3. La frontière dont je parle est le fruit de ma compréhension. Je ne dis pas que c'est juste ou que c'est une vérité unique. Nous pouvons trouver nos frontières soit dans les différences, soit, parfois, en nous-mêmes. Qu'est-ce qu'une frontière et jusqu'où peut-on aller ? Et bien souvent, dans ce système qui découpe nos corps, j'ai dû franchir ma frontière, ne pas respecter mes propres croyances, mon propre corps, pour suivre ce système. J'étais enseignante et, même lorsque j'avais mes règles, j'ai dû y aller – selon ma coutume, lorsque j'ai mes règles, je dois prendre des précautions – non pas parce que je le voulais, mais parce que je devais le faire.

Cette frontière peut être pour soi-même, dans ce sens, ou elle peut aussi être pour que l'on comprenne l'autre. Jusqu'où peut-on aller, quelle est la frontière de l'autre, cette différence, cette trajectoire de chacun, il y a une façon de contribuer à l'autre. Cette rencontre est nécessaire. Pour comprendre la frontière de l'autre, il faut l'écouter, écouter son expérience. C'est pourquoi je parle de trajectoire, d'expérience. Indépendamment du lieu, il faut écouter l'autre. Et je pense que c'est la richesse de la rencontre, du partage, pour que l'on puisse s'équilibrer. Comprendre la frontière de l'autre, mais aussi comprendre notre propre frontière. Souvent, vous pouvez les franchir, mais ensuite vous comprenez pourquoi vous les avez franchies et vous les remettez en question. Je me remets souvent en question. J'ai dû franchir ma frontière en tant que femme, en tant que femme **Guarani** – j'ai mes convictions, mais je ne pouvais pas me permettre de suivre mon système en tant que **Guarani**, à cause du système dans lequel j'étais employée. Les mères qui étudient, qui vont à l'université – j'en ai rencontrées certaines, y compris des femmes autochtones – n'ont pas d'endroit où laisser leurs enfants pour étudier. Elles dépassent également leurs propres frontières. Si vous savez que vous dépassez votre frontière, vous devrez la remettre en question. Et il faut écouter l'autre pour comprendre ce qu'est sa frontière.

libre alors que déséquilibre existe⁴. Selon notre conception, le monde est né du déséquilibre. Nous essayons donc de l'équilibrer. C'est pourquoi nous essayons toujours d'écouter, de comprendre. C'est pourquoi je parle de cette manière, qu'il est souvent douloureux de travailler en équipe. Je pense que travailler en équipe, en collectif, ne veut pas dire que tout le monde pense la même chose, c'est-à-dire que tout le monde fait la même chose. Au contraire, c'est pour cela que c'est un défi, il faut s'écouter mutuellement. C'est pour cela que j'ai dit que ces rencontres que nous avons sont très importantes.

Alors, comment allons-nous traiter ce corps qui est le nôtre ? Ce corps que chacun porte – ne vous blâmez pas pour ce que vous êtes, parce que ce corps que vous portez est composé de choses qui vous ont été imposées tout au long de votre parcours. Et puis il faut bien souvent, quand on arrive sur un chemin, à un carrefour, quand on est très fatigué, on prend n'importe quel chemin. Et c'est là que nous, les femmes, sommes symboliquement tuées. Dans notre langue, il y a *nhemyrõ*, qui signifie *désenchanter l'équilibre de notre chemin*. C'est sur ces chemins que nous nous éloignons de nous-mêmes.

C'est pourquoi il est important que nous nous joignons à d'autres, pour que nous nous comprenions. En fait, ce n'est pas pour que je pense comme l'autre, mais pour que je puisse me renforcer dans ce que je suis et savoir ce qui est important pour l'autre. Et nous nous rejoignons. Et j'ai l'habitude de dire qu'en tant que femme, en tant qu'autochtone, en tant que noire, nous avons ces choses que nous avons en commun, des éléments communs, qui peuvent s'adapter avec tous, mais sans cesser d'être ce qu'est notre origine, notre maison. Il y a des choses qui sont importantes pour nous et nous devons les faire avancer.

4. En fait, dans notre langue, il n'y a pas équilibre, le mot équilibre ; il y a déséquilibre, *djoawy*. C'est pourquoi, pour nous, il n'existe pas d'être parfait, ou, autrement dit, le monde n'est pas parfait. Comme on l'entend parfois ici l'histoire dans d'autres connaissances, c'est comme s'il y avait un Dieu parfait ou d'autres croyances qui sont parfaites. Pour nous, cette perfection n'existe pas. Seule existe la non-perfection. C'est à partir de là que nous construisons notre parcours, pour ainsi dire. C'est pourquoi j'ai dit qu'il n'y a pas d'équilibre dans notre parole, mais qu'il y a un déséquilibre. Le monde s'est donc construit à partir du déséquilibre, de la rencontre. C'est pour cela qu'il nous faut inverser les choses quand on commence à parler d'équilibre. Nous suivons cette trajectoire en essayant de trouver un équilibre, mais de cette manière, en cherchant à connaître, en cherchant à interagir avec l'autre, à écouter l'autre et ainsi de suite.

Comme je l'ai dit au début, une frontière est exactement ce dont on a besoin pour comprendre ce qu'est l'autre. Mais cette frontière est exactement la différence de l'autre, un parcours différent. C'est cela la frontière. C'est pourquoi il est important de comprendre le corps-espace de l'autre. Qu'est-ce que l'autre ? Qu'est-ce que le corps de l'autre ? Ce n'est pas le corps, je ne regarde pas seulement le corps, je parle de l'esprit, de la trajectoire, de la façon dont il s'est formé, pour ainsi dire. Comme s'il s'agissait de notre corps. Comment cela s'est-il passé avec notre corps ? Quel chemin notre corps a-t-il suivi, parcouru ? Et prendre conscience que nous sommes des femmes, indépendamment de l'origine à laquelle nous croyons. Ma grand-mère disait aux hommes que toutes les femmes sont des mères. Toutes les femmes sont vos mères, toutes les femmes sont vos sœurs et toutes les femmes seront vos mères. Et puis ma grand-mère disait que notre corps est le sol. C'est pourquoi certaines personnes sont souvent un peu fragiles – beaucoup de choses nous arrivent, à nous autochtones – à cause de toute la colonisation qui a eu lieu sur notre parcours. Je parle de ceux que je connais, et la plupart sont des *Guarani*.

D'après le récit de *Nhandesy Ete*, les hommes apprennent à marcher sur le sol. Il y a une danse qui apprend aux hommes à marcher sur le sol. Ils doivent demander l'*idjara*, qui est pour nous l'esprit de la nature. Par exemple, lorsqu'ils vont à la chasse, lorsqu'ils vont à la pêche, vont abattre un arbre pour construire une maison ou vont préparer un champ, ils font toujours le rituel pour demander l'*idjara*, c'est-à-dire ils vont demander à l'esprit de la nature, parce qu'ils vont chercher cet arbre ou ce qu'ils vont remuer la terre. Ils demandent donc à l'esprit de la nature, à l'esprit de *Nhandesy*, l'autorisation de retirer certains éléments de la forêt, de la rivière, des champs, parce qu'ils savent que le sol est le corps même de *Nhandesy*. C'est pourquoi je l'appelle toujours notre sol. En fait, le corps est le sol de nous tous. Ce processus n'est souvent pas enseigné en dehors de l'espace où il n'existe pas. Par exemple, ce sont les femmes les plus âgées qui enseignent, ce sont elles qui enseignent aux femmes. Les femmes les plus âgées enseignent aux garçons cette histoire, cette connaissance.

En faisant ce lien, par exemple, dès que les enfants sont séparés de ce savoir (dans un espace autre que *Guarani*), ils n'entendent plus l'histoire de *Nhandesy*. Qui va la raconter ? Personne ne la raconte. Et puis ils grandissent, ils écoutent, ils disent : c'est *Nhanderu*. Et aujourd'hui, je me rends compte qu'à certains endroits, on parle comme s'il n'y avait que *Nhanderu*. *Nhanderu* signifie notre Dieu, c'est *Nhanderu Ete*, qui est notre vrai Père, qui est *ywate gua*, qui est d'en haut. Aujourd'hui, je me rends compte que *Nhandesy* elle-même est un peu oubliée. Ce n'est pas qu'elle soit si oubliée, l'histoire est toujours racontée, mais elle n'est plus au centre de l'histoire, alors que *Nhanderu* l'est. Et je me rends compte à quel point l'histoire, le récit, raconté par quelqu'un d'autre, c'est-à-dire par quelqu'un d'autre que nous, a de l'influence et du pouvoir. Cette question du récit, ce récit, il n'est pas raconté uniquement par une personne, une unique version. Non, il y a plusieurs versions, en fonction de la personne qui la raconte, de la personne à qui elle est racontée et du but dans lequel elle est racontée. C'est pourquoi la question de l'oralité est très importante pour nous. Et les femmes s'interrogent généralement à ce sujet. Elles disent : « Pourquoi *Nhanderu* a-t-il quitté *Nhandesy* ? »

J'écoutais ma grand-mère, elle disait : « C'est pour ça que les hommes doivent faire comme ci, comme ça. Pourquoi ? Parce que, dans le passé, *Nhanderu* a abandonné *Nhandesy* ». Elle disait aussi : « Si un homme lève un doigt sur le visage d'une femme, devant une femme, s'il crie ou parle fort à une femme, il tue sept femmes ». Je me souviens qu'il y a beaucoup de femmes qui meurent, ce sont des femmes qu'ils peuvent tuer et cela peut les conduire à une tragédie pour eux-mêmes, parce qu'ils peuvent se retrouver sans sol. Bien sûr, l'un complète l'autre, parce que *Nhanderu*, c'est le vent, c'est l'air, c'est le *ywate gua*, ce n'est pas ce que l'on voit, ni ce que l'on attrape. Mais c'est quelque chose qui est notre propre souffle. En d'autres termes, les corps masculin et féminin doivent toujours être ensemble, en équilibre l'un avec l'autre, l'un complétant l'autre. Bien que notre souffle représente l'esprit de *Nhanderu* et que notre corps, qui est le sol, soit *Nhandesy*, une chose doit toujours être en équilibre pour que cette harmonie existe – même s'il s'agit d'endroits différents. L'*ywy pygua*, qui est la Terre, et l'*ywate gua*, qui est au-dessus, mais l'un dépend de l'autre pour que cet équilibre existe.

J'ai donc dit que ma grand-mère avait l'habitude de dire aux hommes, aux garçons, à quel moment les femmes commencent à être bouleversées. Vous dites que les femmes ne peuvent jamais crier. Elle disait : « Vous ne pouvez pas dire que les femmes sont folles. Parce que parfois, elles parlent comme ça [en faisant référence aux cris] ». Nous avons ce moment de folie, de rire. Parfois, des garçons entraient et disaient cela, et ma grand-mère disait toujours aux garçons : « Vous ne pouvez pas la traiter de folle ou d'un autre mot qui l'offense. Si une femme est traitée de folle ou devient folle, c'est parce que vous l'avez rendue folle, parce que nous ne devenons pas folles, nous comprenons ». Elle a ensuite raconté l'histoire de la marche de **Nhandesy**. Lorsqu'elle s'est sacrifiée, c'était en fait parce qu'elle était déjà épuisée, qu'elle portait seule ses enfants, qu'elle se sentait seule, abandonnée.

Parfois, je suis aussi émue lorsque je raconte cela, et elle était émue lorsqu'elle racontait cela. Les garçons restaient donc comme ça, effrayés en me regardant, en regardant les autres. Lorsque nous ne sommes pas reçues en tant que femmes, dans n'importe quel autre système, nous sommes tuées, je veux dire, symboliquement nous sommes tuées, parce que nous sommes perçues comme étranges, comme quelque chose de mauvais. Parce que personne ne nous accueille. Aujourd'hui, quand vous arrivez avec vos règles, quand vous arrivez et que vous n'allez pas bien, surtout avec vos organes, quoi que vous soyez, [ils disent] que vous êtes stressée, que vous êtes folle⁵. J'ai déjà entendu des gens dire cela.

5. La question du cycle menstruel pour les femmes, pour nous **Guarani**, est très importante, car c'est le cycle menstruel qui va déterminer nos sentiments. Qu'est-ce qu'un sentiment ? On parle de **py'á**. J'ai souvent fait cette confusion moi-même, mais aujourd'hui je comprends mieux ce qu'est le **py'á**. **Py'á**, pour nous, c'est le sentiment. C'est comme la base du sentiment, qui a à voir avec la pensée, avec la tête. Ma grand-mère, ma mère, disaient que notre sang peut monter jusqu'à la tête. Lorsque notre sang monte à la tête, il peut nous faire du mal. Les femmes souffrent généralement de perte de cheveux, d'oublis, de stress et souvent de dépression. À l'âge de 30 ans, vous aurez déjà ce problème si vous ne respectez pas votre sang. Pourquoi cela ? Parce que le sang est lié aux fœtus de nos enfants. Si je comprends bien, nous, les femmes, donnons à la fois la vie et la mort. Nous sommes la vie et la mort. Et ce qui est fondamental pour cette vie et cette mort, c'est notre propre sang. Et le sang est aussi ce qui contrôle nos émotions, comme le disait ma grand-mère. C'est pourquoi nous devons prendre soin de notre corps. Cette histoire est en fait un récit que l'on raconte pour expliquer nos vies de femmes et d'hommes, ce que chacun doit respecter durant le cycle. Les hommes ont aussi du sang chaud, comme si c'était les

Lorsque nous ne sommes pas respectées pour ce que nous sommes, symboliquement, nous sommes tuées. Nous devons nous préoccuper de faire entrer les femmes dans n'importe quel espace telles qu'elles sont ; les femmes sont exclues, comme si elles avaient tout simplement un autre corps et que ce n'était pas leur propre corps. Je veux dire que chacune doit se sentir bien dans l'espace où elle se trouve, telle qu'elle est, peu importe son état, mais il est important que chacune se sente bien, qu'elle se sente bien soutenue dans les espaces où elle circule.

Aujourd'hui, en raison de divers processus de colonisation, je me rends compte, notamment à partir de mes recherches, qu'il est davantage question d'hommes interviewant d'autres hommes. Plusieurs ouvrages, articles qui ont été publiés, parlent toujours de manière générique, des *Guarani* en général, mais à un moment donné, ils parlent plus de *Nhanderu* que de *Nhandesy*. Et puis, aujourd'hui, je me rends compte que les jeunes eux-mêmes parlent plus de *Nhanderu* que de *Nhandesy*. Il semble que *Nhandesy* ne soit plus centrale. Cela nous préoccupe beaucoup car, comme le récit a son pouvoir, il est important que nous ramenions *Nhandesy* au centre du récit. Bien sûr, *Nhanderu* en fait également partie, mais nous devons faire entendre la voix des femmes et la façon dont elles comprennent le récit, et non la façon dont il a été raconté par une seule version.

Nhanderu n'a pas créé *Nhandesy*. *Nhandesy* est déjà la Terre elle-même. Nous comprenons *Nhanderu* à partir de *ywate gua*, d'en haut. Et *Nhandesy*, qui est le sol. Ce sont des endroits différents. Mais à partir du moment où ils se sont réunis, chacun d'entre eux a eu un corps. Par exemple : nous comprenons que la respiration, *pytu*, notre souffle, vient de l'air. De l'air, c'est-à-dire qu'il représente le corps masculin. *Nhanderu* est retourné à l'*ambá*, à son lieu d'origine – il certainement ne s'est pas adapté très facilement sur Terre, il a dû retourner à l'*ambá*.

menstruations masculines, sauf que ça arrive tous les jours. Ce n'est pas comme les nôtres, qui sont mensuelles. On dit que les hommes saignent aussi. Mais ce n'est pas leur propre corps qui saigne, disent-ils. Ma grand-mère disait que le sang chaud des hommes est plus dangereux que celui des femmes parce qu'il ne jaillit pas. C'est pourquoi le rythme de la danse et les mouvements rituels des hommes sont très rigides et différents de ceux des filles. Les filles, lorsqu'elles ont leurs règles, restent silencieuses alors que les hommes poursuivent leurs activités, qui sont souvent très exigeantes et affectent également leurs émotions.

Car lorsque les hommes racontent cette histoire, ils le font de leur point de vue, de leur façon de comprendre leur propre corps. Et lorsqu'une femme raconte cette histoire, elle le fait de sa propre trajectoire et de la façon dont elle comprend son propre corps. Par exemple, les hommes n'ont pas l'habitude de parler des cycles sanguins. Ils vont parler, ils vont raconter comment **Nhanderu** a fait son chemin, ce qu'il a planté, ils vont raconter le processus de **Nhanderu**, ce qu'il a fait, ce qu'il a créé. Mais la partie concernant les femmes, ce que la femme a marché, ce qu'elle a perdu en chemin, généralement ils ne la racontent pas. Et ce sont elles, les femmes, qui racontent cette partie. Ce sont les femmes qui la racontent. Mais cela ne signifie pas qu'ils sont en conflit l'un avec l'autre – c'est juste la coutume qui veut que les femmes racontent et que les hommes racontent. Lorsqu'ils faisaient de grands feux pour enseigner, pour raconter cette histoire aux enfants, il y avait toujours une **txe adjaryi**, qui est une dame, qui est une ancienne, et le **txe ramõi**, qui est un ancien. Ils complètent ce que l'autre ne raconte pas. C'est pourquoi il est important la voix et l'écoute de l'un et de l'autre. Et quand je suis tombé sur l'Académie, j'ai fait quelques lectures et j'ai trouvé seulement à partir de la voix masculine, et non par la voix féminine. Ainsi, je veux dire que l'Académie elle-même apporte et adapte la version telle qu'elle est racontée par les blancs.

Lorsque je suis arrivée dans la ville en tant qu'universitaire, j'ai réalisé qu'il y avait de nombreux défis, je ne me reconnaissais dans aucun endroit, en tant que femme, en tant que femme autochtone. En tant que femme, c'est déjà difficile. Selon nos coutumes, lorsque nous avons nos règles, nous détendons notre corps, nous nous reposons. Deux jours, parfois trois jours au maximum. Mais dès que j'ai commencé à travailler comme enseignante, le système ne l'a pas permis. Que vous soyez une femme, une mère, une femme autochtone ou une femme noire.

Il semble que le système ait été conçu uniquement pour un corps masculin, un corps unique. Dans notre système **Guarani**, dans notre système éducatif, scolaire, il y a une loi qui stipule qu'il faut travailler sur la culture, pour renforcer la culture. J'ai commencé à travailler dans ma classe en parlant sur le corps, sur ce rituel. Je me souviens qu'un **Guarani** m'a dit : « Pourquoi n'avez-vous jamais reposé ? » Parce qu'il

savait que, selon notre coutume, nous pouvions reposer notre corps. Et puis il disait : « Pourquoi n'avez-vous pas arrêté ? Vous n'avez jamais manqué un jour ? » Et j'ai dit : il ne s'agit pas de manquer le travail, il fallait que je vienne. D'abord parce que je suis un employé, je veux dire, je suis un employé du système, je ne peux pas saigner, je ne peux rien faire, je veux dire, si je saigne, laissez tomber et je dois continuer à travailler de toute façon, peu importe ce que je crois.

Enfin, quoi qu'il en soit, je devais enseigner, continuer à enseigner. Quand je suis tombée enceinte aussi. Quand j'ai commencé à travailler, j'étais enceinte et ils ne voulaient pas m'embaucher parce que j'étais enceinte. Les leaders sont allés sur place, se sont battus et ont dit : « Vous devez l'embaucher, elle travaillera, c'est la seule personne qui peut faire ce travail ici ». Nous avons réussi à faire tomber ce préjugé. Je ne pouvais pas travailler parce que j'étais enceinte, mais je voulais travailler. Ensuite, quand j'ai eu mon fils, la communauté ne m'a jamais empêchée de porter mon enfant, j'ai donné des cours avec mon enfant.

Quand je suis arrivée dans la ville, j'ai été très choquée, je ne vois pas de mères soutenues par leurs enfants, comme elles le sont. Je dis souvent que notre corps est totalement coupé, notre corps de femme. Le système a été créé pour couper notre corps de femme. En tant que femme autochtone, c'est encore pire, parce que vous n'existez pas dans ce lieu, vous devez jouer le jeu du système. C'est très violent. Je dis toujours : comment pouvez-vous parler de politiques publiques, ou parler du système, parler des universités, des écoles, où vous n'accueillez pas le corps féminin ? Parce que la plupart d'entre elles sont conçues pour le corps masculin. En fait, pour le corps masculin et blanc. Ce n'est pas non plus pour n'importe quel masculin.

C'est la question que je me pose aujourd'hui. J'en parle beaucoup parce que je sais qu'il y a souvent des questions à ce sujet, et vous pouvez me demander : « Mais de quoi parlez-vous ? » Je parle à partir de mon impact. C'est l'impact que j'ai. Comment peut-on avoir un équilibre si on exclut, c'est-à-dire si on viole une partie du corps ? Je pense que c'est aussi une violence contre nous. Parce que beaucoup de mères, je les vois en ville, en courant dans tous les sens, pour aller chercher leur fils. Parce que celles qui étudient, par exemple, qui sont à l'Académie, je ne vois

pas de crèche où l'on puisse soutenir les femmes avec ses fils, où l'on puisse garder les enfants.

J'ai connu une collègue qui étudiait avec moi, qui devait partir tôt et arrivait très tard et fatiguée. Elle ne pouvait pas se concentrer sur son travail ou ses études. Elle devait partir tôt et revenir en courant pour chercher son fils. Comment allez-vous être en bonne santé si vous vivez cette vie ? Cette agitation ne vous affecte pas seulement vous, elle affecte aussi l'esprit de vos fils. Ma grand-mère avait l'habitude de dire : « cette précipitation, ce débordement que nous avons souvent, ce n'est pas parce que la personne est devenue folle du jour au lendemain, parce que c'était aussi un processus, des enfants qui vivaient comme ça, dans cette précipitation avec leurs mères ». Parce que les enfants, à notre connaissance, respirent aussi notre souffle. Cette sensation de respiration, cette précipitation, cette angoisse, nous la respirons aussi. Comment allons-nous être en bonne santé dans cette précipitation ? On ne sent plus notre corps. On est en dehors de notre corps et on a l'impression de vivre dans la précipitation. Il m'est arrivé de ne plus sentir mon corps. C'est là que nous ressentons l'impact de toute cette agitation.

Et ce corps-espace, c'est exactement notre corps, notre identité, c'est-à-dire qu'elle s'habille en fonction du système imposé autour d'elle. Parce qu'on se reproche souvent certaines choses. On se dit : « Pourquoi n'ai-je pas fait cela ? ». C'est parce qu'on vous a forcé à être reconnu de cette manière. Et puis on se remet en question. Par exemple : il m'arrive de réfléchir et de voir mes propres amies me dire : « Wow, moi aussi je voulais suivre des règles, je voulais me reposer quand j'avais mes règles. Mais personne chez moi ne parle de mes règles. » Certaines personnes ont dit : « J'avais honte de mon sang, je devais prendre des médicaments pour ne pas saigner, parce que chez moi le sang est dégoûtant, le sang est sale et personne ne sait que c'est important ». Mais ce sont les conditions de ce corps-espace où ce corps a été introduit, ce processus de son propre corps. C'est dans ce sens que je dis qu'il est important de comprendre son corps-espace, afin de pouvoir remettre en question ce qui est important pour soi et ce qui ne l'est pas.

Aujourd'hui, je n'ai plus mes règles, mais cela ne signifie pas que j'ai cessé de parler de la question des menstruations, de leur importance.

Pourquoi ? Parce que je sais que d'autres le vivent. Aujourd'hui, je peux aller n'importe où, j'ai plus d'autonomie, mais cela ne veut pas dire que je vais me taire. Je vais questionner cette situation. Mes fils sont déjà grands, mais je ne vais pas rester immobile ; je vais le remettre en question parce que je sais à quel point c'est difficile, à quel point on m'a refusé le droit d'exister en tant que mère. On m'a refusé l'espace. On vous empêche parfois de circuler dans ce corps-espace ; cela peut être positif ou négatif, mais c'est l'espace lui-même qui a contribué à le mettre en place de cette manière. Il ne faut donc pas s'en vouloir : « est-ce que c'est moi ? » – cela m'est souvent arrivé – « est-ce moi qui ai tort ? Est-ce que je fais ce qu'il ne faut pas ? Mais pourquoi est-ce ainsi ? Est-ce que cela n'arrive qu'à moi ? »

C'est exactement de cela qu'il s'agit. Par exemple, les femmes autochtones en général. Lors de la 1ère Marche des Femmes Autochtones, elles ont commencé le travail sur le thème « mon corps, mon esprit ». Le nom de la marche s'appelle même *Mon corps, mon esprit*. Mon corps, mon territoire, mon esprit. Elles ont commencé à parler précisément de cette ancestralité. Préserver l'ancestralité et représenter l'avenir pour nos fils. Nos fils sont le monde. Parce que le sol est notre chemin. Nous savons que notre déséquilibre émotionnel ou le problème de la violence exercée sur le corps féminin peut directement déséquilibrer le monde. C'est ce qui se passe, et nous savons pourquoi cela se passe. Nous le savons. Comme la maman qui réalise peu à peu ce déséquilibre, car c'est notre corps qui est là, imposé. C'est pourquoi nous parlons toujours sur cette question de préserver.

Dès le plus jeune âge, nous apprenons aux hommes à marcher sur le sol. Parce qu'ils doivent apprendre à marcher sur le sol, même si leur espace n'est pas réellement le sol, mais ils ont aussi besoin du sol et nous avons aussi besoin de la respiration, de l'air. C'est pourquoi je dis, en utilisant cette métaphore, que l'air et le sol ont besoin l'un de l'autre pour s'équilibrer. C'est pourquoi nous utilisons toujours cette métaphore pour apprendre aux gamins, depuis leur enfance, à comprendre le monde sur lequel ils marchent. C'est pourquoi est si important pour nous une ancienne, *txe adjaryi*, l'expérience des femmes aussi, surtout des femmes plus âgées. Non pas que les jeunes femmes ne soient

pas valorisées ! En général, ma grand-mère disait souvent : « Si tu veux parler, parle, tu n'as pas besoin de te taire, parle, nous devons toujours prendre position, parce que nous sommes des mères, parce que c'est nous qui t'avons allaité ». Elle disait souvent cela, elle battait sa poitrine et parlait vraiment. Il fallait l'écouter. Les jeunes garçons l'écoutaient toujours. Il y avait une écoute harmonieuse. Et aujourd'hui, je crois que cette forme d'écoute existe toujours, pour qu'il y ait un équilibre entre les deux corps, parce que nous sommes aussi dans un seul corps.

Je viens d'un village, et une femme *Guarani*, qui a cette trajectoire, a cette façon de prendre soin de son corps. Je suis arrivée à l'université et une fois, pendant mon master, j'ai réalisé qu'il y avait une fille qui n'était pas autochtone et qui se considérait comme blanche. Elle m'a dit qu'elle était enseignante dans le secondaire, qu'à l'époque elle n'était pas payée et qu'elle faisait un master - elle travaillait, faisait un master et faisait autre chose le soir. Elle ne se reposait jamais. Un jour, alors que nous étions sur le point d'entrer dans la salle de classe pour commencer nos cours, elle est arrivée toute pâle et s'est assise à côté de nous, toute transpirante et toute petite. Je lui ai dit : « Vous sentez-vous bien ? » Elle m'a répondu : « Non, c'est juste que je ne me sens pas bien, mais je veux boire un peu d'eau ». Elle a bu de l'eau et nous sommes entrés. Elle était là, je me suis rendu compte qu'elle n'allait pas bien.

Ensuite, pendant la pause, nous sommes sortis. Pour tout le monde, pendant la pause, généralement tout le monde se retrouvait, on prenait un café, l'un ou l'autre fumait... C'était une rencontre dans l'espace. Pour tout le monde, c'est un moment de se distraire, de bavarder. Elle est sortie, a demandé un café à une autre collègue et s'est assise, mais je me suis rendu compte qu'elle n'allait pas bien, je savais qu'elle avait ses règles. Quand elle s'est levée, elle est tombée et s'est évanouie. Tout le monde a paniqué, y compris les garçons. Ils l'ont emmenée chez le médecin, il ne s'est passé rien de grave, mais elle s'est évanouie, elle était très fatiguée, très épuisée. Elle n'arrêtait pas de leur dire comment elle s'en sortait au travail, qu'elle n'était pas payée, qu'elle travaillait beaucoup, qu'elle étudiait beaucoup. Puis elle n'est pas venue en classe pendant quinze jours, parce qu'elle avait demandé un congé, parce qu'elle était très fragile – pas fragile dans son corps, mais son esprit était très

agité. Parfois, notre corps explose. Il explose. Mais ça n'arrive pas seulement avec les femmes.

Plus précisément, je dis cela parce qu'après, j'ai parlé avec elle et elle m'a dit qu'elle saignait beaucoup, qu'elle ne voulait pas venir, mais qu'elle devait venir parce qu'elle devait présenter son travail et que dans le système des *Juruas*, cela n'est pas du tout considéré comme quelque chose, comment pourrait-elle le justifier ? Alors j'ai dit ! Je me suis levée et j'ai dit : je veux parler ! Comment étudions-nous, comment parlons-nous de la science, de la connaissance, pourquoi étudions-nous ? Étudions-nous pour voyager dans le monde des livres ? À quoi cela sert-il ? Les gens ont appris à me connaître et m'ont dit : « Wow, vous êtes courageuse ». J'ai répondu : « Oh, il faut que je le dise ». Je ne la vois pas différemment de moi. Pour l'instant, je la vois comme moi, comme une femme. Je parle de cette expérience. Je crois que j'ai commencé à pleurer, j'ai eu une crise de larmes - mes amis sont venus, m'ont serrée dans leurs bras et m'ont dit : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Je vais vous le dire. Ils m'ont raconté, les garçons eux-mêmes qui étaient avec nous m'ont raconté. Alors parlons-en. Parlons-en ! Il y avait d'autres membres de la famille et d'autres personnes, les femmes ont commencé à en discuter et nous avons eu une réunion de ragots. Je me souviens que nous avons organisé un rencontre des ragots dans l'espace pour parler de ce sujet : ce que nous pouvons faire, comment nous pouvons nous réunir pour organiser quelque chose de plus important, parce que nous devons vraiment regarder les autres dans ce sens.

Ce que nous avons tous en commun, indépendamment de l'endroit. Plusieurs autres questions ont été soulevées et j'ai dit : et celles qui ne saignent pas ? Celles qui sont féminines mais qui ne saignent pas ? Je ne saigne plus non plus, mais je vais le dire par le sang, je serai avec les femmes qui saignent, avec les femmes qui ont des fils. Je n'ai plus d'enfants en bas âge, mais je serai avec elles et partout où elles iront, j'en parlerai sur ça. Par exemple, quand il s'agira de l'avortement légal, je serai là. Un jour, on m'a dit : « Sandra, vous êtes favorable à ça ? » Je n'ai même pas écouté, parce que je suis pour la lutte des femmes. Et ce n'est pas parce que je ne vais pas avorter que je ne dois pas être là, au front, dans la lutte. Je pense que c'est là l'essentiel. Du moins, c'est ainsi que

je m'identifie. J'essaie toujours d'être là, je suis partout : la femme qui se bat pour la légalisation de l'avortement, la femme qui a ses règles, la femme qui a un enfant, la femme qui n'a pas d'enfant, parce que je sais qu'il n'est pas facile d'avoir un enfant.

Chacun a sa propre manière de faire, mais nous, en tant que femmes, nous devons être ensemble dans la lutte, nous battre de front, nous confronter, nous partager. C'est le but. Mais cela ne veut pas dire que nous allons faire la même chose. Ce n'est pas ça. C'est pourquoi je dis qu'il est important de prendre en compte la trajectoire, l'expérience et le point de vue de chaque une, quelle que soit son origine. En tout cas pour moi – je ne dis pas que c'est une vérité, je dis ce que je comprends de ça, de cette confusion qui arrive parfois. Je ne sais pas vraiment où je suis dans l'Académie, je suis arrivé et je n'ai pas trouvé ma place. Je n'ai pas trouvé de femme *Guarani*, je n'ai pas trouvé de femme autochtone, je n'ai pas trouvé de femme. Comment appeler cela ? À cause de ces choses que je vois aussi. J'ai pleuré. J'ai beaucoup pleuré. Et quand je vois de mauvaises nouvelles, cela m'affecte toujours, mon corps est affecté par toutes ces femmes parce que je sais que nous sommes un seul corps, que nous sommes discriminées, que nous ne sommes pas acceptées, que nous ne sommes pas bien considérées dans la société. Il semble souvent que nous soyons le problème, n'est-ce pas ?

J'ai été très heureuse de partager les questions qui me font réfléchir. C'était l'idée : évoquer ces questions de corps-territoire à partir de notre propre réflexion.

Née en 1975 dans la terre autochtone de Porto Lindo, dans la municipalité de Japorã (MS), Sandra Benites est mère, chercheuse et activiste *Guarani*. Descendante du peuple *Guarani Nhandeva*, elle travaille comme anthropologue, chercheuse, conservatrice d'art et éducatrice. Elle se distingue par ses luttes pour la défense des droits des peuples autochtones, en particulier la démarcation des territoires et l'éducation *Guarani*.

Pour cette série de cahiers de Sandra Benites, nous avons bénéficié de la collaboration spéciale de Karlla Giroto, Aline Bernardi, Tatiana Jardim, Taína Veríssimo et Izabel Goudart pour l'organisation, la transcription et révision des discours du Corps-Territoire. Nous remercions également Dalmoni Lydijusse pour l'illustration, Cristine Takuá et Anai Vera pour la révision des mots en *Guarani* et Daniel Grimoni pour la révision finale du cahier en portugais.

COURS CORPS-TERRITOIRE

Curatrice et enseignante : Sandra Benites

Conceptrice : Romina Lindemann

Participantes : Aline Bernardi, Izabel Goudart, Tatiana Jardim, Taína Veríssimo, Fernanda Cristall, Camila Durães, Gilsamara Moura, Dalmoni Lydijusse, Dasha Lavrennikova, Karlla Giroto, Carla Gamba, Julia Sá Earp, Lívia Barroso de Moura, Jaya Paula Pravaz, Juliana Nardin et Lau Veríssimo.

KARLA GIROTTO

Artiste, professeure, chercheuse et écrivaine. Sa pratique artistique est marquée par une pluralité d'actions – performance, texte, objet, installation, vidéo, photographie et, surtout, la création et l'ouverture de processus d'expérimentation et de production. Elle est titulaire d'un master et d'un doctorat en psychologie clinique du Centre d'Études de la subjectivité de la PUC/SP, et est bénéficiaire d'une bourse d'études de CAPES (2013-2015) et CNPq (2019-2022).

ALINE BERNARDI

Artiste, chercheuse et professeure d'art du corps et de la scène, intéressée par les échanges entre la danse et l'écriture dans le processus de création. Directrice artistique du Celeiro Moebius. Créatrice et auteure de la proposition du Laboratoire Corps Mot [Lab Corpo Palavra]. Auteure du livre *Performance Decopulagem*. Elle a un master en danse du programme PPGD/UFRJ et est diplômée de la PCA/FAV. Elle a une formation complémentaire en performance dans le cadre du programme F.I.A. au c.e.m de Lisbonne. Obtention d'une licence complète de la FAV. Formation technique en danse contemporaine à l'école Angel Vianna. Certifiée dans les modules d'introduction et CS1 des techniques de thérapie cranio-sacrée par Upledger Brasil. Formation à la méthode de rééducation du mouvement Bertazzo. Professeur de danse suppléant au Collège Pedro II - Unité Realengo II [2018-2019], fondatrice et membre de l'équipe du NACE - Centre des arts de la scène. Fondatrice du site web Contato Improvisação Brasil. Curatrice, artiste et gestionnaire du programme Entre Serras : Residências Artísticas e Poéticas da Sustentabilidade.

TATIANA JARDIM

Chercheuse et productrice artistique et culturelle. Elle est titulaire d'un master en anthropologie visuelle de l'Université Nouvelle de Lisbonne (Nova FCSH) et mène des recherches sur le féminisme décolonial, la mémoire et le patrimoine, en mettant l'accent sur les méthodologies de l'anthropologie visuelle et de l'anthropologie partagée. Elle est également titulaire d'un diplôme en communication sociale, avec une spécia-

lité en publicité de l'ESPM-SP. Née à Santos, dans l'État de São Paulo, au Brésil, elle a vécu quatre ans à Lisbonne, au Portugal, où elle a travaillé dans la gestion de projets culturels audiovisuels. À São Paulo, elle travaille dans la production d'événements et la représentation d'artistes.

TAINÁ VERÍSSIMO

Depuis 2004, elle est membre du Grupo Totem qui développe collectivement un langage scénique basé sur la performance et la ritualité, et dans lequel elle est actrice-performatrice, productrice et éducatrice d'art. Avec les membres du groupe, elle enseigne l'atelier Corpo Ritual ; elle est aussi chercheuse de la Collection RecorDança depuis 2010, qui vise à sauvegarder, diffuser et produire des connaissances sur les danses du Pernambouc. Elle étudie le dialogue entre l'art, la guérison et la spiritualité dans les arts du spectacle et les médias audiovisuels. Elle est étudiante de troisième cycle en danse éducative (CENSUPEG), instructrice de yoga (ANYI) et titulaire d'un diplôme en éducation artistique/ arts scéniques (UFPE).

IZABEL GOUDART

Alchimiste, artiste, curatrice et chercheuse sur les processus et méthodologies d'apprentissage collaboratif en réseau et sur les affectifs et les poétiques. Diplômée en chimie de l'UERJ (1989), elle compose une partition pluridisciplinaire en mêlant les sciences naturelles, les arts et les technologies contemporaines et ancestrales. L'intimité et les conflits d'un corps lesbien dissident font partie de sa poétique, basée sur l'autobiographie de son corps et de ses relations. Les motifs géométriques et fractals de la nature et le lien avec l'ascendance et la spiritualité dialoguent avec la poétique et la délicatesse de la vie et des autres existences. La puissance du collectif est présente dans ses propositions d'art collaboratif. Elle combine diverses techniques et pratiques telles que la photographie, la vidéo, les installations, l'art sonore, les objets et la performance pour donner une matérialité au corps de son travail. Elle est la conservatrice et la directrice de la résidence Somas. Elle est titulaire d'une maîtrise en éducation (UERJ), d'un doctorat en communication et sémiotique (PUC/SP) et d'un post-doctorat en médias interactifs (UFG). Elle étudie actuellement les arts visuels (UERJ).

DALMONI LYDIJUSSE

Née dans le Minas Gerais, au Brésil, elle est titulaire d'une licence en arts plastiques de la FAAP, diplômée en beaux-arts de l'UFMG avec une spécialisation en art intégratif de l'université Anhembi Morumbi. Elle a suivi d'autres cours dans son parcours à São Paulo, Rio de Janeiro, New York et Canada. Depuis 2003, elle gère et maintient Arte Ziriguidum, en donnant des cours et des stages, en promouvant diverses initiatives avec d'autres professionnels, en organisant des projets, en proposant l'espace pour des activités culturelles et pour des expositions individuelles et collectives. En tant qu'artiste, elle a participé à des expositions individuelles et collectives.

TRADUCTION

SOLENI BISCOUTO FRESSATO

Historienne et sociologue, membre *O Olho da História* (L'œil de l'histoire), Laboratoire de Réflexion Transdisciplinaire sur la Crise de la Modernité et d'*Indices*, Réseau International de Recherche en Sciences Humaines et Sociales. Ses dernières réflexions portent sur la crise générale de la rationalité moderne et néolibérale et sur l'urgence de créer des alternatives transformatrices pour vivre et penser. Page personnelle [Linktree](#).

RÉVISION

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis plus de vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est le fruit du travail collectif du groupe de Traductions Selvagem. La direction éditoriale est assurée par Anna Dantes et la coordination par Alice Faria. La mise en page est faite par Tania Grillo et Érico Peretta, et la coordination du groupe de traduction vers le français par Christophe Dorkeld.

Plus d'informations sur selvagemciclo.org.br

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à aider financièrement les Écoles vivantes, un mouvement qui soutient 5 projets autochtones pour le renforcement et la transmission des savoirs.

Pour en savoir plus : selvagemciclo.org.br/en/apoie/